

B i b l i o t h è q u e
des
HISTOIRES

**L'homme
régénéré**

**Essais sur
la Révolution française**

par

MONA OZOUF

nrf
Éditions Gallimard

Bibliothèque des Histoires

MONA OZOUF

L'HOMME
RÉGÉNÉRÉ

ESSAIS SUR
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard*, 1989.

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Les textes que voici ont été portés par la vague du bicentenaire, les colloques et les rencontres qu'elle a charriés : réponses à l'incitation extérieure, organisés autour d'un thème inévitable, conformes aux lois du genre. Des figures imposées. Mais distribués au gré des occasions, et donc avec une présomption de désordre que le premier coup d'œil vient, du reste, confirmer. Car on trouvera dans ce recueil des réflexions sur une pensée anonyme, impersonnelle, obscurément contraignante (l'opinion publique) et sur une pensée signée, personnelle, clairement argumentée (celle de Ballanche); sur la pensée du fugace et du disruptif (l'événement tel qu'il est reçu, interprété et réaménagé par les Assemblées révolutionnaires) et sur la pensée de la permanence (l'archaïque, l'inusable sentiment de la fraternité entre les hommes); sur l'éducation d'une seule personne, une reine il est vrai, par un homme seul (le projet de Barnave) et la formation d'un peuple entier par les acteurs collectifs de la Révolution (l'idée de l'homme nouveau); sur une réflexion articulée (celle des utopistes du XIX^e siècle jugeant la Révolution) et une pensée presque inarticulée (celle qu'on peut reconstituer d'après les pauvres paroles arra-

chées par leurs juges aux paysans révoltés du Quercy). Une histoire des idées longuement mûries, conscientes d'elles-mêmes, explicites, et une histoire des idées inconscientes, balbutiées plus qu'énoncées.

Pourtant chacun suit sa pente, même dans les colloques universitaires. Un fil un peu lâche, mais visible, court à travers tous ces textes et finit par les rattacher les uns aux autres, pour habiller un thème central : le projet (fou, magnifique, ou les deux à la fois) conçu par la Révolution pour produire et maîtriser de bout en bout le social. Cette ambition est l'objet du texte qui, au centre de ce livre, figure le centre de l'entreprise révolutionnaire : la création d'un homme nouveau. Mais elle marque aussi les autres, qui tournent tous autour du problème de la maîtrise. Ou bien il s'agit de maîtriser le collectif (c'est le cas lorsque, mal résignés à laisser l'opinion publique monter librement du social, les hommes de la Révolution s'emploient soit à la rectifier, soit à la façonner). Ou bien de gouverner l'événement (en lui donnant son nom, en le rendant présentable, parfois en le niant, comme c'est le cas pour Varennes). Ou bien de s'assurer d'un élève particulier (fût-il, comme Marie-Antoinette, rebelle ou mal doué). Ou encore il s'agit du regard que portent sur toute cette pédagogie directive et volontariste ceux des philosophes qui sont le plus enclins à escamoter les résistances individuelles et à les plier au désir des législateurs : le jugement rendu sur une entreprise constructiviste par des champions du constructivisme, les utopistes du premier xix^e siècle.

C'est donc autour de la pédagogie révolutionnaire que tourne ce livre, bien qu'il n'aborde jamais les contenus pédagogiques proposés par les réformateurs révolutionnaires de l'Instruction publique. Du reste, la volonté

éducative est ici moins dirigée vers les jeunes enfants (catégorie rassurante puisque dans l'illusion sensualiste des hommes de la Révolution ils offrent au pédagogue une cire docile à recevoir toutes les empreintes) que vers la masse des adultes qui, soit isolement topographique, soit isolement culturel, soit encore mauvaise volonté criminellement entretenue par des agents hostiles, s'est tenue à l'écart de la Révolution. Une formation permanente par conséquent, qu'il faut encore songer à étendre aux générations futures. L'école ici prend un sens extraordinairement dilaté : elle se confond avec la Révolution elle-même. On la charge de prévenir la dissolution et d'apaiser le tourment d'une société composée d'individus libres et égaux. On lui confie la mission d'imaginer un système de croyances capable de faire vivre et tenir ensemble ces individus désormais indépendants en lui donnant si possible une séduction et une force comparables à celles de la religion, dont on vient de secouer le joug. Forger une conscience commune, patriotique et morale : telle est l'entreprise dans laquelle les révolutionnaires s'engagent délibérément, sans en mesurer tout à fait, mais sans en ignorer non plus, les difficultés. C'est pourquoi on les verra si anxieux de substituer à l'idée d'opinion publique, marquée par des prémisses individualistes et toujours menacée de division, l'idée plus cohésive d'esprit public, ou plus vertueuse de conscience publique; c'est pourquoi on les verra reprendre à la tradition chrétienne la promesse d'unité que porte le sentiment de la fraternité pour en donner une version laïque et volontariste, celle qui s'éprouve dans la construction commune de la Nation.

La tâche est immense, et ses ouvriers n'ont rien fait pour la circonscrire : ils ont d'emblée affirmé que leur

but n'était pas d'obtenir la conformité extérieure du comportement, mais bien l'assentiment intérieur. Moins encore d'avoir la paix que d'inspirer la foi, moins d'obtenir l'ordre que d'allumer l'enthousiasme : une allégresse profuse colore dans les premiers jours de la Révolution cette ambition démesurée, où M^{me} de Staël verra une des clefs de la dérive future vers le despotisme. Elle exige en effet un législateur capable de s'assurer de la vie tout entière, des travaux, des jours, des loisirs, des pensées non seulement exprimées mais chuchotées à soi-même; occupé donc à tenir sous son regard non seulement l'espace de la rue mais celui du foyer, non seulement les salles de classe mais les cours de récréation, et le décadi autant que la semaine; à réprimer les paroles comme les actes et les silences comme les paroles; à vaincre l'indifférence plus encore que la rébellion, à redouter moins les pensées mauvaises que ce vide de la pensée qui les annonce et les encourage. Pour bien faire, il faudrait même – tel sera l'aveu vertigineux d'un obscur administrateur du Directoire – « surveiller l'air que nous respirons ». Un seul nom peut convenir à un pédagogue doué d'une telle ubiquité et doté d'une telle puissance, celui, Jeanbon-Saint-André le dira fortement, de la Providence.

Le plus surprenant est de voir cette ambition traverser les péripéties révolutionnaires, résister à la fatigue des héros et non seulement survivre à la Terreur, mais même lui fournir son plus évident substitut. Car plus la Révolution avance, plus se multiplient les exemples de ses mécomptes éducatifs, et plus elle investit sur la formation d'un homme renouvelé par l'instruction et rendu en conséquence patriote et républicain. Dans un premier temps, elle a pu croire qu'en dehors d'une poignée de

malfaisants à exclure, les individus rendus à leur bonté naturelle par la Révolution s'intégreraient spontanément au collectif. Dans un second temps, devenue méfiante, elle doit enregistrer la force des résistances, la multiplication des hommes à exclure, la prolifération des événements discordants. Mais ce lui est une raison de plus pour mettre tout ce qui lui reste de foi dans l'éducation, et celle-ci, passé le moment où la Terreur ne remplit plus son office simplificateur, reste le seul remède imaginable, le seul moyen de redresser et de guérir l'inégalité, de réduire les résistances, d'apaiser la sourde inquiétude des acteurs, de faire un peuple un. Ainsi s'explique l'extraordinaire continuité du rêve pédagogique révolutionnaire.

Cette tâche acharnée est, en même temps, sans espoir. Se proposer de trouver les moyens « infaillibles », comme dit Rabaut-Saint-Étienne, de communiquer au même instant, à tous les Français, « des impressions uniformes et communes dont l'effet soit de les rendre, tous ensemble, dignes de la Révolution », c'est faire l'inventaire des moyens sujets à faillir : le moindre relâchement dans l'attention des pédagogues, la plus petite négligence dans le spectacle monté autour de l'impressionnable individu, la plus épisodique rébellion chez les élèves et plus encore leur abandon à la distraction ou à la rêverie : autant de circonstances capables de défaire d'un coup ce que le meilleur des enseignements aura laborieusement arrangé. Nous projetons, avait dit Saint-Just, de faire de l'homme ce que nous voulons qu'il soit ; c'était ouvrir la porte à la collecte ironique des contre-exemples : conscrits en cavale dès qu'on ne les tient plus, hommes calfeutrés chez eux quand résonne le tambour des fêtes, mur délibérément opaque de la vie privée, hommes naturellement

si peu frères qu'on doit les contraindre à « fraterniser ». L'excès même de l'ambition engendre et nourrit les échecs. À moins que – c'est le grief fait aux révolutionnaires par des utopistes plus volontaristes encore et moins contraints de produire leurs résultats – ils ne tiennent au défaut d'ambition, à un timide recul devant ce qu'il aurait fallu entreprendre de transformer.

Autour de ce projet extravagant, où des hommes s'engagent en acceptant d'être jugés sur lui, gravitent les questions les plus névralgiques de la Révolution : celle du rapport entre la liberté et la vertu, et de la préférence à accorder à l'une sur l'autre. Celle de la frontière entre le possible et l'impossible, que tant d'acteurs ont cru pouvoir faire bouger, déplacement où ils ont vu l'essence même de la Révolution. Contre cette croyance – ou cette illusion – ne plaident que des voix solitairement grondeuses qui rappellent qu'on ne peut tout faire d'un coup, ni forcer la marche de la raison. On les entendra mieux encore après l'épilogue du grand événement : on en retrouvera l'écho chez Ballanche, attaché avec tous les hommes de sa génération à montrer qu'on ne fait pas l'œuvre du temps à sa place et que telle a été pourtant l'illusion mortelle de la Révolution.

La représentation révolutionnaire du temps est bien ce qu'on peut saisir à travers chacun de ses articles. À ses premiers pas, la Révolution se voit dans la lumière du prodige. À partir du temps miraculeux qu'elle a inauguré, elle tient que rien ne sera jamais comme avant. Dans la suite des jours, elle cherchera à retrouver l'instantané de ce premier coup de baguette. D'où le cachet d'impatience dont elle marque ses créations et ses institutions. Elle ne se donne pas, comme dit Quinet, sept jours pour faire un monde. Mais lorsque après le moment

fondateur et bouleversant, il lui faut bien affronter le problème de la durée, elle ne veut plus croire qu'à la tranquille continuité d'un temps quasi biologique, préservé des saccades. La fracture, et après la fracture, un décret d'immobilité, la même eau, le même fleuve, où désormais se baigner : tel est l'« arrêt » dont elle rêve. D'où la gêne scandalisée avec laquelle elle accueille tout ce qui pense remettre l'histoire en marche. Elle ne sait, en particulier, comment traiter sa propre fertilité en événements-bourrasques qui font renaître la rupture là où elle devrait avoir déjà cédé la place à la perpétuité. Rien n'est plus éloquent ici que l'exemple de la fuite du roi, et le récit des stratégies par lesquelles la Constituante cherche à désamorcer l'incongruité d'un événement susceptible de révolutionner à nouveau la révolution.

Pourtant les années passent, qui contraignent des acteurs de plus en plus déconcertés à se prononcer sur le bon « tempo » de leur Révolution. Tantôt ils en regrettent l'emportement, l'excès de vitesse, chaque « journée » défaisant les acquis et même les récits de la précédente. Tantôt, avec la découverte de l'inertie et de la mauvaise grâce des hommes appelés à la régénération, c'est l'excès de lenteur qu'ils déplorent. Entre un temps enlisé qu'ils parviennent mal à réanimer, et un temps frénétique qu'ils ne savent apaiser, comment agir ? Tout leur paraît parfois suspendu à l'occasion, au « bon » moment : c'est celui que Barnave tente de saisir avec la reine ; ou celui que la Convention montagnarde attend pour décréter la fraternité. Mais ce « moment » est lui-même ambigu. Pour Barnave, c'est une fenêtre dans la nécessité, dont il faut saisir le bref entrebâillement. Pour les Jacobins, c'est celui que produira sans coup férir le mûrissement de l'expérience révolutionnaire (qui doit immanquablement

venir à bout de ses ennemis) et qu'il faut guetter sans le forcer. Voici le « bon moment » lui-même dédoublé, là en impatiente audace, ici en patiente sagesse. Ceux qui, après la Révolution, méditeront sur les causes profondes de son fiasco, l'attribueront eux aussi aux contresens faits sur le temps. Aux yeux de Ballanche, les révolutionnaires n'ont pas su marier le rythme fiévreux des opinions avec la coulée tranquille des mœurs : ils ont trop accordé aux premières, pas assez aux secondes. Les utopistes, Fourier surtout, inversent le diagnostic : timorés, résignés d'avance à leur impuissance, les révolutionnaires ont bien trop cédé à l'autorité obscure et informulée de ces mœurs qu'ils prétendaient régénérer. Audace ou timidité, précipitation ou lenteur, le diagnostic est le même. Fous de pédagogie, les hommes de la Révolution ont ignoré cet art pédagogique qui consiste tantôt à accélérer, tantôt à savoir attendre, mais qui doit toujours compter avec le temps.

Abandonnons donc la démonstration, illustrée par chacun des textes ici réunis, de la parenté entre le projet pédagogique et le projet révolutionnaire. Mais l'établir, c'est aussi croiser un très vieux problème, celui du rapport entre des Lumières pédagogiques et la Révolution française. On sait comment les historiens ont depuis les vingt dernières années distendu le lien, noué jadis fermement, entre la diffusion des Lumières et la Révolution; ils ont décidément montré que les Lumières n'étaient en leur fond nullement révolutionnaires mais réformatrices; ils ont fait dépendre l'événement d'un enchaînement causal infiniment plus contraignant que celui des idées; ils l'ont séparé de ses annonces supposées, aggravé l'écart entre le réel et l'imaginé, déconsidéré la recherche des précurseurs, bref accompli le divorce entre Robespierre

et Rousseau. À tous ces arguments ajoutons-en un autre : chercher à aller de Lumières en Révolution, selon un tracé uni et aisé, c'est, en décrivant dans le langage nappé de la transition l'événement qui lui est le plus rebelle, se rendre aveugle à l'altérité de la Révolution.

Toutes ces bonnes raisons n'en font pourtant pas une suffisante à faire renoncer à la séquence Lumières-Révolution. Car s'il y a eu des Lumières sans Révolution, il n'y a pas eu de Révolution sans Lumières, entendons sans idées contestataires de l'ordre établi. Si, par ailleurs, la Révolution française était par rapport à ce qui l'a précédée une nouveauté inouïe, il n'y aurait aucun moyen de l'aborder ni même de la reconnaître. Elle serait strictement impensable. Dire donc qu'elle inaugure une culture politique inédite par rapport à celle de l'Ancien Régime, c'est dire en même temps qu'elle n'est pas radicalement nouvelle. Elle a changé le paysage, ouvert et fermé certaines perspectives, éliminé et retenu, travaillé sur ce que lui léguait le siècle et fait œuvre créatrice, à la fois en se servant de ses souvenirs et de ses savoirs, et en leur étant infidèle : c'est la définition même de la création. L'unité de ce livre est donc le voyage, ou le travail, des idées dans la Révolution française. Il ne tient pas la Révolution pour dépourvue d'ancêtres ni les idées pour irresponsables et frivoles. Il prend à la lettre l'ambition des hommes de 89 et pose en principe qu'ils entraient en Révolution lestés d'idées – « des avances d'idées », disait Mirabeau –, tout à fait déterminés à les mettre en œuvre.

Est-ce risquer un procès en intellectualisme? On pourrait l'intenter à ce livre s'il présentait les idées comme des réalités autosuffisantes, parfaitement claires de bout en bout et conscientes d'elles-mêmes. Tel n'est pas le

cas, comme le montre évidemment un recueil qui s'ouvre sur l'étude de cette opinion publique faite, non d'idées distinctes, mais d'idées qui rencontrent mystérieusement l'adhésion collective. La diffusion, la réception, l'élection ou le rejet des idées peuvent dessiner selon les cas un parcours chaotique, dramatique, cocasse, mais toujours énigmatique. Leur mise en œuvre peut être plus complexe et plus inattendue encore. L'idée révolutionnaire de la fraternité, par exemple, peut s'exprimer en paroles, en images, en gestes. Mais entre les sermons qu'inspire la fraternité à un théologien patriote comme Lamourette, la mise en scène symbolique de la fraternité des fédérations et la pratique jacobine de la fraternisation, il y a plus que des écarts, de vraies dissonances. On sent comme on est éloigné d'un univers aseptique, où les idées circuleraient sans rencontrer d'obstacles. La scène sur laquelle elles sont introduites est un champ de conflits et d'intérêts où elles deviennent à leur tour des enjeux : beaucoup se joue autour de la capacité des acteurs à les refuser ou à les accepter. C'est pourquoi ce livre choisit le plus souvent de partir de la Révolution elle-même, c'est-à-dire de la manière dont elle trie dans l'héritage des Lumières et se l'approprie. Il pourrait choisir en guise d'épigraphe la phrase de Lakanal, dans le discours de panthéonisation qu'il compose pour Rousseau : « Ce n'est pas le Contrat Social qui nous a expliqué la Révolution, c'est la Révolution qui nous a expliqué le Contrat Social. »

Accepter de rebrousser ainsi le chemin – non plus des Lumières à la Révolution, mais de la Révolution aux Lumières –, c'est refuser de prendre comme observatoire l'idée philosophique dans sa pureté supposée, choix qui amènerait inmanquablement à dire comment la réflexion ou l'action la défigure ou la trahit et à juger professo-

*Composé et achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 28 septembre 1989.
Dépôt légal : septembre 1989.
Numéro d'imprimeur : 28316.*

ISBN 2-07-071742-9 / Imprimé en France.

